

Fourchette et sac à dos au Maroc Carnet de route de deux filles à la curiosité aiguisée

Mon amie Anaïs et moi avons décidé de partir onze jours au Maroc avant les premiers froids d'hiver. Nous avons réservé un billet d'avion aller pour Marrakech, et un retour de Rabat avec l'idée de relier les deux villes en voyage itinérant et de passer un maximum de temps chez l'habitant. Nous partons avec les numéros de téléphones de quelques locaux rencontrés sur Couchsurfing, et des rêves plein la tête !

*** Tous les prix annoncés dans ce carnet de voyage ont été discutés et négociés...*

** 1 euro = 11 dirhams marocains (DH)*

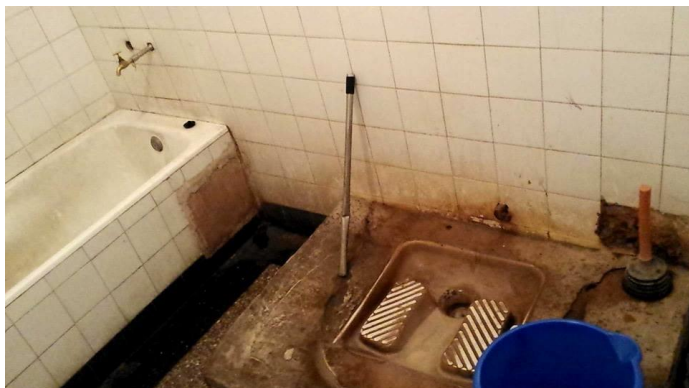
** Couchsurfing : réseau d'hospitalité sur Internet*

Samedi 27 Septembre 2014. Paris – Beauvais – Marrakech. Jour 1

Réveil à l'aube pour la première étape du voyage, et pas des moindres : Beauvais. Nous avons en effet réservé les billets les moins chers, et devons prendre le train de Viroflay à la Défense, puis un métro jusqu'à la Porte Maillot où une navette nous attend pour l'aéroport. A l'arrivée à Beauvais, on apprend que notre avion a percuté un oiseau et ne peut donc pas assurer le vol prévu. Anaïs et moi ainsi qu'une centaine d'autres passagers patientons



difficilement dans les préfabriqués du minuscule aéroport pendant trois heures, le temps qu'un avion de remplacement arrive de Londres. A bord, l'engin de la compagnie Ryanair est bleu et jaune, et le service minimum. Tout est payant et ils ne servent pas de verres d'eau. Arrivée à Marrakech vers 18h30, il fait environ vingt-sept degrés, la chaleur n'est pas étouffante et le ciel couvert. Nous payons un taxi 100 DH pour rejoindre le centre-ville, une petite fortune sachant que la navette ne coûte que 20 DH / pers. A ce moment du séjour nous n'avons pas encore de guide de voyage, et les chauffeurs nous ont littéralement sautés dessus. Nous ferons plus attention par la suite ! Le paysage est sec, j'aperçois les premiers ânes et vendeurs de fruits. Une fois sur la célèbre place Jemaa el Fna, toutes les deux nous asseyons dans un boui-boui pour manger un *msemmen*, sorte de crêpe épaisse fourrée avec du Kiri et du saucisson halal. Après quoi nous achetons une puce téléphonique locale pour joindre Sliman, notre premier Couchsurfeur. Grâce à l'aide des passants, nous montons dans le bus numéro 11 (7 DH / pers), et le chauffeur nous dépose Boulevard Allal Al Fassi où nous retrouvons notre hôte. Il est accompagné de son ami Abdel, un homme bleu du désert, originaire de Zagora, ville située à six heures au Sud de Marrakech. Ce dernier nous parle beaucoup de son travail de chamelier, des touristes qu'il emmène bivouaquer, du mode de vie des nomades... Sliman, lui, est étudiant en sociologie. Il vit dans un immeuble en colocation, où une quinzaine de garçons se partagent cinq chambres, une cuisine et une salle



de bain immonde. Anaïs et moi sommes obligées de retenir notre souffle pour y rentrer et de se mettre dans des positions abracadabrantesques pour tenir en équilibre au-dessus de toilettes turques dégoûtantes. Tous les quatre sortons dîner dans la rue de salade et *kefta* (boulettes de

viande), avant de prendre un taxi pour aller en ville. Les garçons nous emmènent dans un bar plutôt chic, où les tables sont recouvertes de pétales de rose. Un homme chante dans un micro tandis qu'un autre l'accompagne au piano, sur des chansons arabes que tous semblent connaître. Après trente minutes le bar est comble et les portes closes. L'ambiance se transforme petit à petit : des filles en mini jupes commencent à se trémousser, l'alcool coule à flot, certains sont tellement ivres qu'ils ne tiennent plus debout. Un célèbre acteur marocain (dont je tairais le nom) est accompagné d'une fille qui fête son anniversaire. Pendant une heure, le chanteur cède sa place à cinq femmes vêtues de manière traditionnelle qui jouent et chantent avec grâce comme lors de mariages. Nous avons beaucoup de chance d'après Sliman, il est apparemment très rare d'en voir. Anaïs qui veut prendre des photos se voit réprimander : « Il y a des hommes mariés ici, et la religion nous interdit de boire de l'alcool ». Quelle hypocrisie ! Nous quittons le bar en ayant dépensé l'équivalent d'un demi SMIC marocain tant l'alcool est cher, et rentrons dans la modeste chambre de Sliman. Tous les quatre nous endormons sur des paillasses crasseuses, chacun épuisé de sa longue journée.

Dimanche 28 Septembre 2014. Marrakech. Jour 2

Anaïs et moi ouvrons les yeux vers 9h, mais attendons qu'Abdel et Slimane se réveillent... en vain. A 11h nous décidons de sortir seules et nous mettons en route vers le Jardin Majorelle (50 DH / pers), à seulement quinze minutes à pied. En route, toutes les deux nous arrêtons manger dans un bistrot rempli uniquement d'hommes. Tripes de mouton pour Anaïs, lentilles pour moi et grenades achetées à un vendeur ambulant en guise de dessert. Un régal pour seulement 2 euros. Le Jardin Majorelle, fondé par l'artiste français Jacques Majorelle en 1931, a été acheté par Yves Saint Laurent et Pierre Bergé en 1980. Il s'agit d'un jardin botanique de 8000 m² où se côtoient cactus, bananiers, aloès, palmiers et bambous, ainsi que de nombreuses espèces d'oiseaux dont la cigogne blanche, la tourterelle des bois et le faucon crécerelle. Il y règne une atmosphère paisible et une fraîcheur agréable, qui pourrait presque faire oublier que nous sommes au Maroc. Toutes les deux continuons la



visite de la ville et décidons de rejoindre la place principale à pied, malgré les avertissements des locaux : « Mais c'est très loin ! » Nombre d'enseignes sont écrites en français, alors qu'à notre grand étonnement seulement quatre marocains sur dix semblent le parler. En route, on rencontre des hommes qui veulent nous emmener dans des magasins d'artisanat, ou autres coopératives et se révèlent être très agressifs lorsque nous refusons. Après une heure de marche nous arrivons enfin aux remparts de la médina : ils font plus de 19 km de long, et oscillent entre huit et dix mètres de haut. La médina est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1985. A l'intérieur, nous nous perdons dans le dédale de rues et de ruelles, passons par des quartiers très pauvres où des enfants en haillon jouent et où des bouis-bouis douteux présentent de la nourriture inconnue. Nous sommes les seules

touristes et tous les yeux sont braqués sur l'une et l'autre. Au milieu de l'après-midi, affamées, nous achetons des boulettes de poisson et du poisson frit que nous avalons en marchant... Enfin, après avoir parcouru près de 18 km, nous arrivons sur la place Jemaa el Fna. Calèches, porteurs d'eau, charmeurs de serpents, dresseurs de singes, tatoueuses au henné, tout est fait pour le touriste, et nous sommes alpaguées de toutes parts. Le souk se trouve à quelques minutes à peine, et nous continuons à marcher entre textile, artisanat, bijoux et baskets contrefaites. Nous rencontrons Nassim, un jeune vendeur de tissus, qui insiste pour partager son thé à la menthe. Assis dans sa boutique, tous les trois discutons des différences entre la France et le Maroc, et de son travail au souk. Il est conscient et regrette que tous vendent la même chose car cela lui fait de la concurrence. Dans le bus, pour rentrer chez Sliman, je surprends un marocain la main plongée dans mon sac à main. Le bougre n'a heureusement rien eu le temps de voler mais est tout penaud de s'être fait surprendre ! Sliman et Abdel retrouvés, nous sortons tardivement acheter de quoi faire un tajine. Nous aidons à éplucher les légumes tandis qu'Abdel s'occupe de l'assemblage et de la cuisson à la mode berbère : la viande de bœuf est recouverte d'oignons rouges puis des légumes et des épices. Le plat mijote sur un réchaud placé au milieu de la pièce, et au bout d'une heure les effluves nous chatouillent les narines. Nous dînons finalement à minuit, tous les quatre assis en tailleur autour du plat. C'est délicieux !



Lundi 29 Septembre 2014. Marrakech. Jour 3

Nous quittons l'appartement de bonne heure, en réveillant Sliman pour le remercier et le saluer, car nous changeons aujourd'hui de couchsurfeur. Le bus nous dépose dans le centre où nous achetons de la viande de *Kebab* en guise de petit-déjeuner, et la dégustons assises sur un muret face à la place. Toutes les deux arpentons ensuite de nouveau les vingt hectares du souk et passons jusqu'à cinq fois devant la même boutique. C'est un véritable labyrinthe et les sacs de 13 kg se font de plus en plus lourds. Le réceptionniste d'un hôtel nous offre gracieusement un Lonely Planet qui prenait la poussière sur une étagère, alors que nous venions changer de la monnaie. Je suis ravie, c'est exactement ce qu'il nous fallait. Dans l'après-midi nous décidons de prendre un « grand taxi » (6 passagers / « petit taxi » 3 passagers) pour le quartier de Daoudiat où vit Ayoub notre nouvel hôte. Nous discutons avec le chauffeur qui veut mettre nos sacs dans le coffre, alors que n'importe qui peut l'ouvrir à un feu rouge. Il finit par nous hurler dessus et nous dégager de son taxi, sous nos airs ahuris devant tant d'agressivité. C'est la troisième fois que je viens au Maroc et n'ai jamais ressenti autant de haine que ces derniers jours... Peut-être est-ce parce que nous sommes deux filles ? Nous finissons donc par capituler et mettre nos sacs dans le



passagers / « petit taxi » 3 passagers) pour le quartier de Daoudiat où vit Ayoub notre nouvel hôte. Nous discutons avec le chauffeur qui veut mettre nos sacs dans le coffre, alors que n'importe qui peut l'ouvrir à un feu rouge. Il finit par nous hurler dessus et nous dégager de son taxi, sous nos airs ahuris devant tant d'agressivité. C'est la troisième fois que je viens au Maroc et n'ai jamais ressenti autant de haine que ces derniers jours... Peut-être est-ce parce que nous sommes deux filles ? Nous finissons donc par capituler et mettre nos sacs dans le

coffre d'un autre taxi, que nous partageons avec deux femmes et deux hommes. Ayoub arrive au point de rendez-vous sur un joli vélo. Il est grand, fin, porte de longues dreads et une barbe de jeune homme. Il a vingt ans et vit chez ses parents dans une belle maison de trois étages. Le changement par rapport à la chambre de Sliman est



radical. Il y a ici trois salons typiques entourés de canapés marocains colorés, de la faïence au mur, une grande cuisine avec tout le nécessaire, plusieurs chambres et même une salle de bain avec de vraies toilettes et du papier. Tous les trois dînon rapidement de pain trempé dans de l'huile d'olive, saucisson halal, olives, confiture et thé à la menthe devant une grande télévision. Nous faisons ensuite la connaissance de son grand frère et de son meilleur ami, Ismail, avec qui nous partons faire un tour à mobylette. Ayoub et Ismail font exprès de rouler trop vite, s'amuse à faire la course sur leurs engins pourris et s'esclaffent lorsque Anaïs ou moi leur demandons de ralentir. Nous arrivons finalement saines et sauvées à une salle de billard où les garçons menés par Ayoub nous battent largement. Notre hôte se révèle être très nombriliste, n'hésitant pas à ridiculiser son ami pour attirer les regards. Tous les quatre rentrons finalement nous coucher après être allé boire un cocktail de fruits au Mama Afrika, un bar de musique reggae branché. Il y a des cafards dans la chambre !

Mardi 30 Septembre 2014. Marrakech. Jour 4

Nous descendons prendre le petit-déjeuner dans la cuisine : pain à l'huile d'olive et thé à la menthe. Ayoub ne fait rien chez lui, et Anaïs et moi sommes gênées de ne pas aider la famille à préparer le déjeuner ou faire la vaisselle. Il est aujourd'hui prévu que nous partions en stop pour la vallée de l'Ourika, à plus d'une heure de route au sud de Marrakech, je m'en réjoui d'avance. Mais voyant les heures défilier, toutes les deux sentons très vite que notre hôte manque de motivation... A midi, il nous promet que nous partons juste après le déjeuner, un tajine de poulet préparé par sa mère. Nous le dégustons à la manière marocaine, c'est-à-dire tous autour du plat, avec les doigts, et c'est délicieux. Tous les trois retournons ensuite dans sa chambre, où Ayoub nous explique que nous attendons Ismail. Cela commence sérieusement à nous impatienter car nous perdons notre temps, alors que le ciel est d'un bleu parfait. Finalement, à quinze heures passées, nous partons en taxi pour le centre-ville où l'on retrouve Ismail. A ma grande déception il est trop tard pour partir en stop, et nous sommes obligés de privatiser un taxi car personne ne veut plus aller dans la vallée à cette heure-là. Le chauffeur nous demande 350 DH, que les garçons essayent de négocier avec tellement d'entrain que nous perdons une heure de plus. Ismail nous propose même de rester sur la place Jemaa el Fna et d'aller nous balader au souk, chose que nous avons faite ces deux derniers jours. Anaïs leur explique alors avec patience et amertume que nous ne sommes au Maroc que pour onze jours et qu'ils viennent de nous faire perdre une



journée. N'étant pas aussi clémente, je commence sérieusement à m'énerver, ce qui motive soudain le chauffeur à nous faire monter pour 300 DH. Le taxi quitte l'agitation de la ville pour s'enfoncer peu à peu dans les montagnes de l'Atlas. D'abord la terre est très rouge, semblable au magnifique désert de l'Outback

australien, puis le paysage devient aride et caillouteux. A notre gauche coule la rivière Ourika, dont la vallée porte le nom. Le long de l'eau et sur des kilomètres, les marocains ont installé des cafés et restaurants avec tables, chaises, poufs et canapés aux couleurs criardes.

C'est peu croyable, je n'ai jamais vu ça. Le chauffeur s'arrête quand nous le souhaitons, et toutes les deux en profitons pour prendre de jolis clichés de ces paysages de nature. Après une heure de route il nous dépose au-dessus d'un petit village de montagne pour que nous puissions le descendre à pieds, le long de l'oued. Des enfants s'amuse à nous courir autour, Ismail grimpe aux arbres pour cueillir des grenades, et au loin, au creux de la vallée, se dresse le Haut Atlas. C'est de toute beauté, cette pause nous fait du bien ! Mais la



nuit tombant déjà, nous rentrons vers Marrakech sans voir les cascades dont on nous a tant parlé, et devons marcher plus d'une heure pour rentrer car les garçons n'ont plus d'argent. Décidément, quelle journée... ! La maman d'Ayoub nous sert une *chorba*, soupe très nourrissante à la viande, aux légumes et aux pâtes que l'on mange généralement pendant le ramadan, puis toutes les deux allons nous coucher.

Mercredi 1^{er} Octobre 2014. Marrakech – Essaouira. Jour 5

Anaïs réveille Ayoub qui tient absolument à nous accompagner à la gare routière. Passage obligé par la cuisine pour le petit-déjeuner, et nous remercions vivement la famille de sa généreuse hospitalité avant de partir. Tous les trois sommes rejoint en route par Ismail, qui est toujours en retard. Les garçons négocient le prix du billet pour Essaouira (60 DH / pers), et nous devons payer 5 DH de plus par bagage mis en soute. Ils ne savent plus quoi inventer pour gagner plus d'argent ! Après un rapide au revoir, le bus délabré démarre à grand bruit et s'insère dans la circulation brouillonne vers d'autres aventures. Le paysage devient peu à peu désertique, mêlant sable doré et cailloux. Parfois on aperçoit une petite maison en pierre, un âne harnaché de gros sacs de part et d'autre des flancs, monté ou non par un marocain en amazone, et des enfants marchant le long de la route leurs cartables d'écoliers sur le dos. Le trajet ne dure que trois heures mais en paraît bien plus, et Anaïs et moi sombrons dans un profond sommeil ponctué de secousses dues aux nids de poules qui jonchent la route. Il fait très chaud ! Arrivées à Essaouira, un rabatteur nous alpague avec une chambre à 150 DH, un prix très correct. C'est Anaïs qui prend la commande des opérations et je les suis à courte distance. Le jeune homme marche vite, nous fait traverser

la médina en un rien de temps, tourne à gauche dans une ruelle minuscule, puis à droite dans une autre, puis encore à droite... Bref nous sommes perdues. Nous arrivons finalement devant la porte d'un riad dont le hall est sombre car le bâtiment très grand, mais la chambre proposée est correcte et nous posons nos sacs satisfaites. Du toit terrasse on peut apercevoir la mer agitée, et nous décidons d'aller la voir de plus près.



Toutes les deux partons au hasard des ruelles vers ce qui nous semble être la bonne direction et arrivons aux remparts après avoir bu un thé chez un marchand touareg. Le vent souffle fort, comme à l'accoutumée dans cette ville côtière. L'océan s'étend à perte de vue, les vagues s'écrasent avec violence sur les rochers habillés de mousse, l'odeur de marée est forte... Le cadre est sympathique et nous change de Marrakech. En comparaison, la médina est minuscule, les boutiques moins nombreuses mais les commerçants beaucoup plus agréables. Nous flânonnons un long moment dans le dédale de rues, discutons avec plusieurs personnes, buvons davantage de thé à la menthe, puis rentrons au riad avec des pâtisseries marocaines à foison en guise de dîner.

Jeudi 2 Octobre 2014. Essaouira. Jour 6

Réveil humide. Tout dans la chambre est poisseux à cause de la proximité de l'océan, et aujourd'hui une brume épaisse a envahi la ville. On ne voit pas à plus de vingt mètres devant soit, et au port le taux d'humidité est à son comble. De gros bateaux, de jolies barques bleues, des filets de pêche rouge, des mouettes virevoltant alléchées par l'odeur du poisson, le petit port d'Essaouira a du cachet. Des pêcheurs ont étalé leurs prises du jour à même le sol, sur des bâches en plastique ragoûtantes. Anaïs et moi nous regardons avec les yeux pétillants et l'eau à la bouche. Nous nous arrêtons devant un homme d'une cinquantaine d'années, le teint halé, la peau marquée par trop de soleil, édenté et habillé en haillons. Il n'a devant lui que deux araignées de mer toujours en vie : une grosse avec une patte en moins, et une plus petite. A l'annonce du prix nous n'en croyons pas nos oreilles, le pauvre homme a sûrement besoin d'argent. 20 DH pour les deux bêtes, une somme dérisoire ! Nous nous arrêtons ensuite devant la bâche suivante et achetons deux gros merlans et un beau poulpe pour 30 DH seulement. Pendant qu'un jeune homme vide et nettoie les poissons, nous discutons avec un vieux monsieur qui boit du thé à la menthe dans un verre à pied. Il parle très bien le français, est pince sans rire et porte une casquette brodée d'un coq bleu blanc et rouge au-dessus d'un chapeau de prière musulman. Anaïs et moi quittons ensuite le port et demandons à une connaissance de la veille où faire griller notre festin. Ce dernier nous amène voir un de ses amis, dans l'un des cinq ou six restaurants de fruits de mer alignés non loin de l'océan. Le cuisinier évalue le travail à 50 DH, tandis que je négocie un coca et une salade en complément. Il commence par faire griller les deux



merlans, avant de couper le poulpe et les araignées en morceaux. Le tout cuit au feu de bois avec un peu de sel seulement, c'est un vrai régal ! De part et d'autre, les rabatteurs des restaurants s'égosillent pour attirer le touriste : « Ici c'est la Rochelle ! », « Viens goûter mes poissons ! ». Pollution sonore, mais explosion papillaire. Rassasiées, toutes les deux prenons la direction de la plage toujours sans pouvoir

distinguer l'horizon, et marchons un long moment les pieds dans l'eau. Elle est très froide pour la frileuse que je suis. Nous y rencontrons trois jeunes marocaines, qui, ravies de parler à des françaises, se proposent de nous accompagner à la gare routière. Elles ont dix-sept ans, passent le bac cette année, et rêvent de poursuivre des études dans le domaine du commerce en France. Elles sont d'ailleurs habillées de manière très européenne. A la gare j'achète des billets de bus pour la petite ville de Oualidia où nous avons prévu de partir le lendemain (80 DH / pers), puis les filles rentrent chez elles. Ayant bien crapahuté aujourd'hui encore, nous décidons d'acheter un litre de jus d'orange pressé et des gâteaux marocains avant de rentrer au riad. La nuit tombe déjà...

Vendredi 3 Octobre 2014. Essaouira – Oualidia. Jour 7

Neuf heures du matin, nous sommes à l'heure pour grimper dans le bus. Cinq autres européens attendent à l'intérieur de la gare routière où l'on nous a demandé de patienter. Mais à dix heures toujours rien... L'homme habillé en djellaba qui m'a vendu les billets nous explique qu'il y a beaucoup de monde sur la route à cause de la fête de l'Aïd qui approche. A onze heures on nous dit que la pluie retarde le bus, et à midi qu'il est en panne mais devrait arriver sous peu. Il fait un temps radieux, et Anaïs, les autres européens et moi commençons sérieusement à perdre patience. Il est maintenant clair que le bus de 9h30 est parti à l'heure, mais que nos places ont été revendues à la sauvette alors que nous attendions à l'intérieur. Les esprits s'échauffent, l'homme en djellaba nous envoie violemment promener et en vient aux mains avec un jeune marocain mécontent. Pris en pitié, tous les sept sommes alors pris en charge par un de ses collègues qui nous amène au bord de la route sensé mener vers Rabat. Un bus doit passer... Et il arrive en effet après seulement un quart d'heure d'attente, alors que nous avons passé trois heures et demie à la gare routière ! Anaïs et moi ressentons un vrai sentiment de racisme et sommes dégoutées d'avoir perdu une demi-journée.



Nous nous installons à l'avant : de la fumée sort du tableau de bord et les sièges vibrent à en donner mal à la tête. Nous longeons la côte atlantique, le paysage est splendide. A ma droite une étendue semi désertique semblable au bush australien et à ma gauche des plages qui semblent s'étendre sur des kilomètres. Dans les villages traversés nous voyons des moutons : sur les mobylettes, dans les remorques, dans les soutes des bus, sur le toit des voitures, dans leur coffre, sur le dos d'hommes plus ou moins musclés... A l'approche de l'Aïd chacun doit acheter son mouton à corne en vue du sacrifice. Nous n'y sommes pas encore et

j'ai déjà mal au cœur. Arrivées à Oualidia à 15h, nous attendons notre hôte face à la mer. Aziz, un jeune homme habillé d'une chemise à carreaux et coiffé d'un bob se présente comme étant l'ami de notre hôte. Ce dernier n'a pas pu se libérer car il est prof de surf et donne actuellement un cours. Après la matinée que nous venons de passer, l'une comme l'autre



sommes plutôt dubitatives et réticentes quant au fait de le suivre. Il nous amène finalement dans un appartement vide où nous allons rester seules, car notre couchsurfeur reçoit de la famille chez lui pour l'Aïd. Tous les trois partons ensuite vers la plage et retrouvons Othman, navré du contre temps. Nous buvons un thé à la menthe les pieds dans le sable puis mangeons des couteaux crus arrosés de citron, un vrai délice ! C'est une première pour moi, et le vendeur ambulancier s'amuse de nous voir découvrir la bête qui a une forme de pénis. De



retour à l'appartement à la nuit tombée, Othman et moi sortons acheter de quoi dîner. D'un geste agile, le volailler découpe un poulet en morceaux, l'agrément de sauce, d'herbes, puis nous le faisons cuire sur la braise du barbecue d'un restaurant avec des légumes. De retour, tous les quatre dégustons la succulente préparation et passons une agréable soirée à rire et discuter de la culture et des différences entre la France et le

Maroc. Othman et Aziz partent finalement à deux heures du matin, nous laissant seules dans l'appartement, une aubaine !

Samedi 4 Octobre 2014. Oualidia – Casablanca. Jour 8

Dès le réveil, Anaïs et moi sommes pressées par Aziz qui nous attend dehors. Sous son bob, son visage est enduit de crème solaire blanchâtre, il porte un short trop court et des sandales. Un vrai touriste ! L'un de ses amis nous attend pour petit déjeuner au souk, qui n'a rien à voir avec celui de Marrakech. Les étales sont montés sur un terrain vague caillouteux et on y vend de tout, du charbon aux vêtements d'occasion, en passant par les articles de cuisine. Nous retrouvons son ami Kamel sous une immense bâche tendue où des dizaines de personnes, hommes et



femmes confondus, sont assis en petits groupes autour de thé à la menthe ou de nourriture. Anaïs et moi prenons place sur une paille tandis qu'Aziz apporte du thé, et son ami du beurre mou recouvert de miel, des pois chiche, des fèves, des noix, des amandes, des dates et du pain. Le sol est recouvert de peaux de pois chiche et de fèves que les gens ne mangent pas. C'est sale mais pourtant sympathique. Le petit-déjeuner avalé, nous saluons Kamel et décidons d'aller profiter de la plage. Tous les trois passons devant l'ancien palais royal de Mohamed V, aujourd'hui en ruine mais pourtant bien gardé par une vingtaine d'hommes armés. Aziz nous explique qu'il ne l'était pas il y a encore trois ans, que lui y est rentré a de nombreuses reprises et y a même fait des feux de camp. De la rive nous montons dans un petit bateau à moteur avec une famille marocaine (50 DH / pers) pour rejoindre l'autre côté de la lagune. La petite ville de Oualidia est en effet réputée pour sa jolie lagune, séparée du turbulent océan par un large banc rocheux. Les eaux y sont calmes et plus chaudes. Nous



débarquons sur une grande île accolée aux rochers, où le sol est par endroit jonché de déchets. Notre ami explique que c'est à cause des touristes européens, mais nous avons du mal à le croire. Tous les quatre, car Othman nous a rejoint à la nage, passons l'après-midi à nager, gambader le long de la plage, ramasser des coquilles d'oursin, admirer l'océan depuis les rochers, faire l'équilibre, la course, et jouer à s'envoyer une balle de sable mouillée sans la casser, un jeu marocain. Il fait un

temps magnifique, ce sont de vraies vacances ! Mais à dix-sept heures déjà nous devons quitter ce petit paradis. Retour dans le bateau qui nous dépose devant le palais du roi. Othman part retrouver sa famille de son côté, et Aziz nous raccompagne. Anaïs et moi prenons une douche à l'appartement et faisons nos sacs pour le libérer. Toutes les deux partons le soir même vers Casablanca pour notre dernière étape : la fête de l'Aïd. Aziz vivement remercié, nous allons au point de rendez-vous et montons dans le bus qui a près d'une heure de retard (70 DH / pers). C'est un car de la compagnie nationale CTM, il est presque vide. Fatiguées de la journée et du soleil, chacune s'endort sur un double siège. C'est vers vingt-trois heures que le bus s'arrête au cœur d'une ville immense, avec des magasins et des bâtiments modernes : Casa. Anaïs y retrouve son collègue Raïf, un cinquantenaire chétif, chauve et borgne, mais pourtant très sûr de lui. Il a quitté le Maroc à vingt et un an, et travaille depuis comme éducateur de rue en France. Il nous fait faire un rapide tour de la ville, et je reconnais avec plaisir la mosquée Hassan II, déjà vue en 2011 lors d'un voyage familial. Arrivées dans l'appartement de sa mère de 87 ans où vivent deux de ses sœurs (ils sont onze), Raïf nous présente les canapés du salon où nous allons coucher. Il est tard, et la journée de demain risque d'être forte en émotion...

Dimanche 5 Octobre 2014. Casablanca. Jour 9.

C'est le grand jour, celui dont tout le monde parle depuis notre arrivée. A sept heures et demie, Raïf, ses sœurs, Anaïs et moi sommes réveillés et petit-déjeunons de crêpes marocaines, msemmen, gâteaux, beurre fondu au miel et thé à la menthe. De quoi nous donner l'énergie nécessaire pour cette longue journée. Le ventre plein, on nous emmène voir les moutons dans un grand débarras à l'extrémité de la cour, l'appartement se trouvant au quatrième étage d'un immeuble situé dans un quartier populaire. Six bêtes à corne se réfugient au fond de la pièce, l'odeur est tenace et au sol la paille recouverte d'excréments. Aux six étages c'est la même chose, car la coutume veut que chaque homme mûr égorge un mouton pour la fête. Dans l'immeuble tous se connaissent et l'ambiance est festive et conviviale. Nous attendons patiemment que Raïf trouve un « boucher » capable de faire le travail correctement. A cette occasion de





nombreux hommes viennent des campagnes exprès pour se faire de l'argent. Celui-là est grand, costaud, moustachu, déjà couvert de sang séché et il trimballe un seau rempli de couteau de tailles différentes. Aidés d'un voisin, ils vont chercher la première bête qui beugle comme si elle connaissait son destin, et l'amènent devant notre appartement. Raïf lui tient fermement les pattes arrière et le voisin les pattes avant, tandis que le boucher prononce une prière à mi-voix avant de trancher la gorge de l'animal d'un coup sec. Ni une ni deux le sang jaillit sur les murs blancs au rythme des battements du cœur, et s'écoule largement sur le carrelage, provoquant une marre épaisse. Un râle sourd sort soudain de la gorge du mouton, comme s'il s'étouffait, puis ses nerfs le font bouger avec violence, donnant des coups de cornes et de pieds contre les murs et les hommes. Le spectacle me soulève le cœur tant il

est barbare. Au bout de trente longues secondes c'est enfin la fin... Le boucher cisaille alors ses pattes arrière avant de les casser pour en dégager les tendons, et souffle dans un trou fait dans la peau pour la décoller de la chair. L'animal gonfle de manière impressionnante. On lui tranche la tête avant de l'accrocher devant la porte de l'appartement par les tendons de ses pattes arrière et de le dépouiller de sa peau. Sous nos yeux ébahis, Raïf jette depuis le quatrième étage la tête et la peau qui s'écrase en un « splatch » retentissant. En bas de l'immeuble, une quinzaine de gosses ont allumé un grand feu et s'affairent à brûler les têtes pour les habitants et entasser les peaux pour les revendre. Fouziah et Sarah, les deux sœurs, s'activent déjà à nettoyer le balcon tandis que le boucher vide le mouton de ses abats. La tradition veut que l'on mange le foie et le cœur en premier, et Anaïs et moi, perturbées de ce que nous avons vu, sommes réquisitionnées pour allumer un petit barbecue. On y fait griller le foie entier à l'intérieur de l'appartement, car sur la coursive un autre mouton a déjà été apporté. Une fois roussi, nous coupons la viande en morceau et nous attelons à la préparation de brochettes, avec pour seuls ingrédients le foie et la graisse de l'animal. Un à un, les voisins apportent une de leurs brochettes en offrande, un geste très apprécié. Fouziah les remet à griller pendant que sa sœur prépare le reste du déjeuner. Une fois à table c'est la révélation : moi qui n'aime en général pas le foie, celui-ci est délicieux !



J'en mange trois brochettes, plus des morceaux de cœur que j'avale goulument. Il paraît que la viande de l'Aïd n'a pas le même goût que d'ordinaire et c'est vrai. Raïf, Anaïs et moi décidons d'aller faire une promenade digestive dans Casa pendant que ses sœurs commencent déjà à préparer le dîner. Nous prenons le tramway devant l'immeuble où les enfants



s'occupent toujours des têtes et des peaux des moutons, et descendons au terminus, face à la mer. Des dizaines de groupes de jeunes ont tracé des terrains de foot sur la plage large de centaines de mètres. Certains courageux se baignent dans l'océan, mais il fait tout de même un peu frais. Je suis étonnée de voir tant de monde dehors malgré la fête, le jour de Noël les rues françaises sont vides... Tous les trois marchons près de deux heures le long de restaurants, cafés et hôtels plus luxueux les uns que les autres, et Anaïs est presque choquée de la différence avec Marrakech. Quand nous arrivons à la mosquée Hassan II la nuit est déjà tombée, et nous en faisons quelques clichés avant de prendre un taxi pour rentrer. Depuis la rue, nous apercevons des centaines de moutons pendus par les pattes arrières devant les portes d'entrée des maisons, s'en est impressionnant. Chez Raïf c'est aussi le cas, et nous devons nous contorsionner pour ne pas toucher la viande maintenant sèche. Fouziah et Sarah ont cuisiné toute la journée et l'on se met à table avec d'autres membres de la famille. Nous sommes neuf autour d'un grand plat rond contenant l'épaule droite de l'animal et des légumes cuits à la vapeur. C'est alors que je lâche avec légèreté : « C'est l'épaule du cochon ça ? » ... Eclat de rire général, Anaïs est pliée en deux. Je pique un fard et ne sais plus où me mettre, mais heureusement ils ne m'en tiennent pas rigueur. Avant l'heure du coucher, Raïf détache le mouton et l'installe sur une table dans sa chambre ; grâce à Fouziah nous avons échappé au colocataire décapité.



Mardi 7 Octobre 2014. Casablanca. Jour 10

Dès le matin, l'odeur du mouton est omniprésente et nous écoëure largement. Certains voisins ont déjà commencé les grillades, d'autres coupent la viande en morceaux. Anaïs est malade et ne supporte plus ni la vue ni l'odeur de l'animal. Toutes les deux partons donc en ville et atterrissons au MacDonal, où le menu Big Mac est sensiblement le même qu'en France. Nous déambulons dans le quartier Art déco, qui était le quartier européen de la ville sous le protectorat français, et débouchons sur la place administrative, le parc de la ligue arabe... Je connais déjà Casa, mais cela me fait toujours drôle de retrouver une architecture familière à l'étranger. Anaïs n'aime pas particulièrement les villes, et il est vrai qu'après avoir visité Marrakech, Essaouira et Oualidia, celle-là nous semble bien terne. Les boutiques de la médina sont quasiment toutes fermées à cause de l'Aïd, et la nuit commence déjà à tomber. De retour à l'appartement, un nouveau membre de la famille est là pour partager le délicieux couscous de Fouziah. Tous les six nous régalons en piochant de la viande, des légumes ou de la graine à mains nues dans le plat. Vieille et fatiguée, la maman de Raïf n'a



pas quitté sa chambre depuis notre arrivée. Le mouton a été coupé en morceau à la boucherie et rangé au congélateur, il servira à nourrir la famille pendant plusieurs semaines. C'est notre dernière nuit à Casa, et nous embrassons vivement Raïf et ses sœurs pour leur hospitalité, leur gentillesse et leurs sourires. Nous ne les oublierons pas !

Mercredi 8 Octobre 2014. Casablanca – Rabat. Jour 11

Départ plus tard que prévu car Sarah, une vraie mère poule, s'est levée exprès pour nous préparer un petit-déjeuner. Gavées comme des oies depuis notre arrivée, nous faisons un dernier effort pour englober les différents pains marocains imbibés de miel et l'éternel thé à la menthe. Nous quittons finalement l'appartement vers dix heures, grimons dans le tramway pour le centre-ville, rejoignons la gare ferroviaire à pied et prenons place dans un train moderne dont nous avons réservé les places la veille (35 DH / pers). En une heure de trajet le paysage ne varie que peu, à part les quelques bidonvilles que le roi Mohamed V a pour la plupart rasés en relogant les habitants. Arrivées à Rabat à midi, Anaïs et moi prenons la route de Salé avec nos sacs sur le dos, et marchons plus d'une heure et demi à travers la ville jusqu'à la médina où nous trouvons le souk. Chacune y fait des achats malgré le nombre de boutiques fermées. Les deux jours suivant la fête de l'Aïd sont fériés, et dans un pays où l'on vie généralement dehors, le sentiment de vide provoqué est très étrange. Au retour, nous nous offrons le luxe d'un trajet en tramway avant de tomber sur une foule compacte parquée derrière des barrières. Je lance alors en plaisantant : « Il doit y avoir le roi... » Et c'est le cas ! Des centaines de personnes attendent Mohamed V qui doit inaugurer un nouveau musée. La télévision est là, des musiciens en tenue traditionnelle, des gardes royaux, et la sécurité... Elle nous tombe dessus au bout de dix minutes et nous sommes obligées de quitter les lieux. Pas pour notre nationalité, mais parce que l'une comme l'autre portons un gros sac sur le dos, qui pourrait être rempli d'explosifs me dis-je. Amère, Anaïs se propose gentiment de garder les affaires pour me laisser profiter du spectacle. J'y retourne donc plus légère et attend une demi heure, en vain. Des hommes sont afférés à poser des tapis devant l'entrée, passer le balais dessus puis l'aspirateur, puis changer les tapis de position et les nettoyer de nouveau, cela sans fin. Les gardes passent et repassent en rythme devant le musée, les musiciens jouent encore et encore, mais toujours pas de roi. Quelle déception ! A contre cœur, je suis obligée de rejoindre Anaïs pour grimper à la volée dans la navette qui va à l'aéroport (20 DH / personne, alors qu'un taxi en coûte 250 DH). Toutes les deux patientons au soleil avant de passer la douane. Comme à l'aller, Anaïs se fait interroger pendant près de cinq minutes sur son nom de famille à consonance arabe, ses origines et son travail tandis que je passe les portes de sécurité avec six bouteilles de parfum et une d'eau minérale dans mon sac. Où sont donc leurs priorités ? Cette fois l'avion n'a que peu de retard, et quitte le sol marocain à dix-huit heures trente alors que le soleil se couche à l'horizon. C'est passé beaucoup trop vite ! Il ne fait que vingt degrés de moins à Paris, et nous grelotons en attendant mon cousin Maxime gentiment venu nous chercher à la porte Maillot.





Ce fut court mais intense,
Ce voyage nous a donné envie de repartir,
D'explorer les villages et le désert immense,
De profiter et rendre tous ces jolis sourires,
De bannir trop de méfiance,
C'est certain, nous reviendrons avec plaisir.

*Un immense merci à Slimane, Abdel, Ayoub et sa famille, Aziz, Othman, Raif, Fouziah et Sarah de nous avoir accueillies avec tant de générosité et permis de vivre « à la marocaine ».
Merci à Anaïs de m'avoir accompagnée dans cette aventure
et d'avoir contribué à l'écriture de ce journal.*